

La réputation de l'Égypte

Al-Ahram, 26 septembre 1946.

Net d'apparence, agréable de nature intérieure, il lance l'éclair et le tonnerre, il tempête et il gronde — mais son ciel est toujours clair et serein, son âme toujours rayonnante et lumineuse, son cœur toujours doux et bienveillant. Beaucoup de gens pourraient croire que l'épée de la loi martiale dégainée dans sa main l'entoure d'une clôture effrayante et redoutable, mais la clôture qui entoure le Premier ministre est une clôture élégante : son apparence extérieure montre la dureté et la violence, tandis qu'en son fond se trouvent la miséricorde et la douceur.

Je ne sais si cette introduction lui plaira ou lui déplaira, mais je sais que je n'écris ni pour lui plaire ni pour lui déplaire ; j'ai plutôt écrit pour lui adresser quelques propos, confiant qu'il n'en interdira pas la publication comme le faisaient d'autres chefs de gouvernement avant lui, et qu'il ne confisquera pas *Al-Ahram* s'il les publie, comme le faisait le ministère de l'Intérieur avant son époque, et comme il l'a fait après son époque aussi — avec son assentiment ou son mécontentement, je ne sais.

Bien plus, j'écris pour lui adresser quelques propos, confiant qu'il ne portera pas la main sur moi pour quelque chose qui me déplairait ; et même s'il le voulait, sa main ne m'atteindrait pas, car sa main peut se raccourcir ou s'allonger, mais elle ne saurait m'atteindre par-delà la mer de Roum. C'est, comme il le sait, et comme le disent les conteurs des Mille et Une Nuits, une mer mugissante aux vagues déferlantes. Bien plus, je prétends que je lui adresserai quelques propos, confiant que sa main ne me touchera de rien qui me déplaie lorsque je reviendrai en Égypte, si Dieu le veut. Il n'est pas douteux que, lorsque Dieu me permettra de revenir en Égypte, je lui rendrai visite, et il n'est pas douteux non plus qu'il m'accueillera avec rudesse et un air renfrogné, puis que sa rudesse se changera en douceur, et son air renfrogné en sourire, et je demeurerai chez lui autant que Dieu voudra que j'y demeure, puis je sortirai de chez lui pour rentrer chez moi — non pour la prison.

Il n'y a donc pas de mal à ce que je dise franchement ce que je veux dire, et le premier point est que, parmi ses collègues, il y a un ministre dont la politique ne me plaît pas. Cela ne signifie pas que la politique des autres ministres me plaise ou m'intéresse ; cela signifie plutôt que la politique des autres ministres ne me concerne guère tant que je demeure

loin de l'Égypte. Mais la politique de ce collègue en particulier m'irrite et me provoque, absent comme présent. Et je crois qu'elle irrite et provoque tout Égyptien qui a un cœur, ou qui tend une oreille attentive. La politique de ce ministre redoutable ne m'irrite pas, ni moi ni les autres gens cultivés, simplement parce qu'elle fait des choses qu'il ne faudrait pas faire et laisse de côté des choses qu'il ne faudrait pas laisser de côté ; elle irrite et provoque parce qu'elle nuit sans profiter, déplaît sans plaire, et parce qu'elle est un exercice futile qui ne changera rien aux réalités de la vie égyptienne, mais qui importune les gens sans nécessité et nuit à la réputation de l'Égypte à un moment où elle a besoin de ne pas y être atteinte.

Le Premier ministre a naturellement compris que je veux parler du ministre de l'Instruction publique et de cette politique qui n'a même pas le mérite d'être curieuse ou amusante — une politique qui faisait rire et invitait à la plaisanterie il y a vingt ans, mais qui aujourd'hui ne fait plus rire ni n'invite à la plaisanterie, mais remplit plutôt les poitrines de gêne et les âmes d'oppression, parce qu'elle gaspille le temps et l'effort et nuit à la réputation de l'Égypte, sans être d'aucune utilité ni pour le ministre ni pour personne d'autre. Les ministres qui ont précédé l'actuel ministre de l'Instruction publique se sont montrés rigoureux dans leur conservatisme, mais ils n'ont rien fait avancer ni rien changé aux réalités de la vie moderne en Égypte. À quoi bon, alors, reprendre une futilité déjà révolue et achevée ? Et à quoi bon revenir à une conduite dont il est apparu qu'elle ne sert à rien, et qui ne fait que gaspiller ce dont le temps et l'effort de l'Égypte ont besoin ?

J'ai naguère critiqué la politique de ce ministre redoutable en badinant, mais maintenant je ne trouve même plus en moi d'inclination à la plaisanterie. Je déploie beaucoup d'efforts, et je dépense beaucoup d'énergie, simplement pour me maîtriser, et pour empêcher la colère de m'entraîner au-delà des limites que je ne devrais pas franchir lorsque je m'adresse au Premier ministre à propos de l'un de ses collègues ministres.

Il y a une différence entre la futilité dans laquelle les Égyptiens persistent jusqu'à s'y noyer jusqu'au menton, ou jusqu'aux oreilles, sans que ses échos ne dépassent jamais les frontières de l'Égypte et ne traversent la mer vers l'Europe et l'Amérique, et la futilité que les Égyptiens ont à peine entreprise que déjà le télégraphe et la poste la diffusent dans tous les pays de la terre, et que les gens en parlent dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde. Les Égyptiens se noient dans la

futilité, par exemple, lorsqu'ils gaspillent leurs efforts et leur temps, remplissant leurs journaux matin et soir de l'histoire des circonscriptions et de leur découpage géographique ou social, et de la durée du mandat de la Chambre des députés, qu'il faudrait raccourcir ou allonger. Mais les échos de cette futilité n'intéressent pas le monde extérieur, et ne lui sont donc pas transmis ; que les Égyptiens s'y noient jusqu'au menton ou jusqu'aux oreilles, et qu'ils y dépensent la clarté de leurs jours et l'obscurité de leurs nuits, car cela ne concerne qu'eux seuls, à l'exclusion de tout autre, et il n'y a nul mal pour les Égyptiens s'ils veulent prolonger cette fièvre et le délire et les divagations qui s'ensuivent.

Mais la futilité du ministre de l'Instruction publique ne se contente pas de la terre d'Égypte ni du peuple égyptien ; elle dépasse cette terre et ces Égyptiens pour atteindre l'Europe et l'Amérique, faisant de l'Égypte, de son peuple et de son gouvernement un sujet de plaisanterie pour qui veut plaisanter, et un objet de moquerie et de badinage pour ceux qui aiment la moquerie et le badinage. Le Premier ministre sait-il qu'une agence de presse a diffusé en Europe et en Amérique que le ministre égyptien de l'Instruction publique se montre d'une rigueur extrême et sévère dans la protection des traditions anciennes, interdisant à la jeune fille égyptienne de traverser la mer ou l'océan vers l'Europe et l'Amérique, par crainte pour sa corruption — et qu'il ne le fait pas à l'égard de toutes les jeunes filles égyptiennes indistinctement, mais seulement à l'égard des jeunes filles musulmanes, à l'exclusion des chrétiennes, comme si la corruption était un danger propre aux musulmanes, ou comme si les chrétiennes ne méritaient pas, de la part du ministre, qu'il les préserve du mal, les détourne du péché et les protège de la corruption ?

Le Premier ministre sait-il que le monde extérieur a appris que le ministre égyptien de l'Instruction publique enjoint aux enseignantes d'allonger leurs manches plutôt que de les raccourcir, d'éviter les fards, et d'être un bon exemple pour leurs élèves en matière de décence et de préservation des traditions, et que le ministre égyptien de l'Instruction publique procède à l'abolition de la danse rythmique dans les écoles et instituts de l'État, tout en ne voyant aucun mal à ce qu'une jeune fille apprenne à sa maison, aux frais de sa famille, toute la danse qu'elle voudra — comme si la danse rythmique était un péché à l'école et permise à la maison ? Le Premier ministre connaît le monde extérieur mieux que ne le connaît le ministre de l'Instruction publique, et c'est pourquoi il peut imaginer les Français, les Anglais et les Américains

lorsqu'ils lisent ces récits, lorsqu'ils en plaisantent et en font un sujet de moquerie, et lorsqu'ils en concluent que l'Égypte vit encore au Moyen Âge, et que sa part de progrès demeure aussi loin que possible de ce que prétendent ses hommes politiques, ses juristes et les écrivains qui plaident pour elle.

Je ne voudrais pas fâcher les conservateurs, ni qu'on pense de moi que je cautionne l'impudeur ou tout écart par rapport à la pudeur, la retenue et la dignité qui conviennent à une jeune fille ; mais le ministre de l'Instruction publique aurait pu, je crois, s'y prendre avec une certaine mesure de retenue et de modération, et avec une certaine mesure de patience et de douceur — et non par cette sorte d'annonce publique, qui donne l'impression que le ministre se soucie davantage de faire savoir qu'il tient aux traditions que de protéger réellement les traditions elles-mêmes. Car la protection des traditions ne s'obtient pas par l'annonce, ni en s'adressant aux journaux, ni en y publiant des décrets, mais par l'un de deux moyens. Le premier de ces moyens est une voie que le ministre ne peut prendre, que le Premier ministre ne peut prendre non plus, ni aucun homme politique : à savoir, confiner les jeunes filles dans leurs foyers, leur interdire de fréquenter les écoles, les instituts et les universités, et leur apprendre à ne jamais sortir de chez elles sauf en cas de nécessité absolue, et dans les limites étroites que fixent les plus rigoureux des conservateurs. Je défie ce ministre actuel de l'Instruction publique, et quiconque pourrait lui succéder parmi les ministres, et je soutiens que quiconque parmi eux tenterait cela, ou songerait seulement à le tenter, se verrait contraint de quitter le ministère et de rentrer chez lui pour s'y établir, loin du pouvoir et de la conduite des affaires.

Quant au second moyen par lequel se protègent les traditions — le moyen efficace que le ministre de l'Instruction publique n'a pas pris, et que je ne crois pas qu'il puisse prendre, car il préfère, semble-t-il, la parole à l'action, l'excès à la mesure, et la dureté à la douceur — ce moyen consiste à appeler à la préservation de la pudeur et de la dignité par la sagesse et la belle exhortation, le conseil bienveillant, et une éducation droite. Que le Premier ministre et le ministre de l'Instruction publique me croient lorsque je dis qu'il y a une grande absurdité dans la vie des gens : la jeune fille égyptienne n'est pas plus exposée au danger en Europe qu'elle ne l'est en Égypte, ni plus exposée au danger sur le continent européen qu'elle ne l'est dans les îles britanniques. Et le jeune homme égyptien ne mérite pas moins que la jeune fille l'attention, le soin et la protection du ministre. Le jeune homme égyptien est exposé à une

grande tentation lorsqu'il traverse la mer ou l'océan vers l'Europe ou l'Amérique — pourquoi donc le ministre ne se poste-t-il pas aux ports d'Alexandrie et de Port-Saïd, pour détourner les jeunes hommes de voyager vers l'Europe et l'Amérique, les protégeant ainsi de la tentation, du péché et des vices ruineux ? Ou bien le ministre pense-t-il que les péchés, lorsqu'ils sont commis par les jeunes hommes, sont un moindre mal et un moindre danger pour la morale, la vertu et la religion que lorsqu'ils sont commis par les jeunes filles ?

Et que le Premier ministre et le ministre de l'Instruction publique me croient lorsque je dis que le poète déclare que la mauvaise pensée est marque de sagacité. Je crains que ce dicton, et d'autres semblables, ne soient ce qui pousse notre ministre à la mauvaise pensée et à l'excès qu'il y met.

*Ô vous qui croyez, évitez de trop suspecter, car certaine suspicion est un
péché ; n'espionnez pas
les uns les autres, et ne vous médisez pas les uns des autres. L'un de vous
aimerait-il manger
la chair de son frère mort ? Vous en auriez horreur. Et craignez Dieu ;
Dieu est Très Accueillant
au repentir, Très Miséricordieux.*

Et pour conclure, c'est une injure faite à l'Égypte entière qu'un de ses ministres pense mal de la jeune fille égyptienne et de la femme égyptienne, et c'est une injure faite à l'Égypte entière que les gens en fassent une moquerie et un jouet dans le monde extérieur, parce qu'un de ses ministres n'a pas su se tenir à la mesure et à la retenue.